

Jean-Charles Berthier

Illustré par Vincent Bergier

# DROITES AU BUT!



ACTES SUD junior

# DROITES AU BUT!



Jean-Charles Berthier

Illustré par Vincent Bergier

ACTES SUD junior



J'ai l'air finaud, ce coup-ci, les yeux rivés sur mes crampons. À emprisonner l'air que j'inspire, à compter jusqu'à trois pour le laisser sortir. À faire comme si je n'entendais rien. Comme si ce stratagème débile pouvait fonctionner.

J'entends tout. Les cris des grands frères, les cris des copains, les aboiements des chiens, les bébés, les mamans, les papas surtout, qui braillent en postillonnant dans leur verre en plastique transparent. Tout le monde, quoi !

Combien de fois je l'ai vue, cette scène... Encore dans ma baignoire, samedi dernier. Le gardien des Alouettes, le petit costaud avec les dessins dans les cheveux, tapant dans ses gants à l'autre bout du terrain. Ses deux molosses juste devant. Je ne veux pas dire qu'ils étaient là sous mon pommeau de douche, mais je les voyais, ma foi. Et j'en avais la chair de poule. Et maman me criait qu'on payait l'eau. Très cher. Maman ne joue pas au football.

Enfin... À force de l'attendre, ce moment a fini par arriver. Mais pas avec eux, non, pas comme j'avais prévu. Vraiment.

Je n'étais pas préparé, personne en fait, il suffisait de jeter un œil aux tronches livides qui m'entouraient. En le lisant dans l'horoscope, on aurait pris tout ce bazar pour une farce. Sauf que ça n'avait rien d'une farce. On venait de passer pour une

belle bande de zouaves, et j'étais certain que le pire restait à venir.

Parce qu'on avait sérieusement dérapé.

Parce que derrière leurs sourires de façade, nos adversaires étaient d'attaque pour nous le faire payer.

*Quelques jours plus tôt...*

## L'accident

– Penalty ! Penalty !

J'ai bondi de ma chaise.

– Mais qu'est-ce qui te prend ? a paniqué Clara.

Elle est marrante, Clara. Dehors, le grand Mathias était adossé au tilleul. Il venait de se redresser au milieu de la cour. Il a levé sa paume en direction du ciel, sans trop savoir pourquoi. S'excuser sûrement. Encore un truc qu'il avait dû voir à la télé. Isaac était au sol, groggy, plié en deux de douleur. Et le jeu continuait.

Alors mon pouls s'est accéléré. J'ai été pris de palpitations, d'un coup...

Mathias. Ma... thi... as.

Mortifié derrière la fenêtre de la classe, je gardais son prénom entre mes lèvres, en espérant voir sa carcasse lourdaude s'évaporer devant mes yeux. Son regard de benêt accablé était destiné à Potier, car c'est Potier qui avait appelé le plus fort à la sanction.

– Mais ça va pas?! s'est emportée Mme Laroche en traversant la cour, perchée sur ses talons. Qu'est-ce qui t'a pris, Mathias? Tu aurais pu lui faire très mal!

Isaac a augmenté le volume sonore, histoire de faire comprendre à la maîtresse que le conditionnel était mal choisi.

– La partie est terminée! a ajouté M. Suarez comme si ça devait changer quelque chose.





Il avait pris son œil mauvais, M. Suarez. Il a relevé Isaac, puis l'a accompagné jusqu'aux escaliers de pierre qui conduisent à l'intérieur. Mon ami boitait sévère. Une chose était sûre, le ballon s'arrêterait de rouler jusqu'à la pause de midi.

Moi, je trépiginais, la tête dans les rideaux. Pour la quatrième fois depuis le retour des vacances, je me retrouvais coincé ici à imprimer des photos de photos, et à pianoter machinalement sur un clavier. Clara avait réclamé le droit d'avancer son exposé d'histoire – je veux dire... notre exposé d'histoire – pendant les récréations du matin, pour pouvoir le présenter à la classe avant la fin de la semaine.

Thème imposé : Les inventeurs.

Notre choix : Nicéphore Niépce.

C'était le seul qui restait, avec Thomas et Dissone. Comme j'avais pensé qu'un seul gugusse allait déjà bien nous occuper – surtout avec un prénom pareil –, j'avais dit banco.

D'habitude, j'arrivais toujours à profiter au moins des cinq dernières minutes de récré pour me dégourdir les jambes. Mais cette fois-ci, j'avais vite compris. En posant mes yeux sur les carreaux. À la dégaine abattue du bestiau qui levait maintenant les siens vers la maîtresse. À la fureur de Potier, qui se tapait la main sur le front en lâchant ce que je savais être des gros mots portugais. Au pauvre ballon en mousse compressé sous l'aisselle de Mme Laroche. J'avais compris qu'il était inutile que j'attrape ma casquette sur le portemanteau.

À son tour, Clara a bondi de sa chaise.  
– Né au milieu du... XXVIII<sup>e</sup> siècle !?!

Elle venait de relire mon premier jet. J'avais laissé traîner un X en trop dans les chiffres romains.

– Mais tu réfléchis à ce que tu fais un peu ?

Elle m'a secoué comme un prunier pour que je réagisse. Je laissais faire, ça devait certainement la détendre. Et puis j'ai entendu le grincement angoissant de la porte du bâtiment. Mon regard s'est dirigé vers l'entrée de la salle de classe.

Pas moyen. Il fallait que je sache.

Je me suis extirpé des griffes de Clara, et j'ai fait irruption dans le couloir. Là, mes yeux sont tombés non pas sur le visage de mon copain – comme aurait fait n'importe quelle paire d'yeux – mais sur sa cheville gauche, ou plutôt sur l'œuf d'autruche qui commençait à pousser à la place.

Malédiction. Isaac grimaçait en s'excusant presque. Et j'avais dans ma tête un

enchaînement d'événements désastreux, atroces, apocalyptiques, dans le registre d'un film catastrophe.

Derrière la porte vitrée, Mme Laroche a frappé dans ses mains. Mais ça n'avait plus la moindre importance. Quand le ciel vient de se désintégrer au-dessus de votre tête, vous avez d'autres préoccupations que les minutes de récré envolées.

“Ne te jette pas !” C'est ce que notre coach Olivier passait ses mercredis après-midi à lui rabâcher. À longueur d'entraînement : Ne. Te. Jette. Pas. Il y a forcément un de ces quatre mots que Mathias ne percutait pas. À chaque fois qu'il se relevait, il adressait au coach sa bouille empâtée, un peu l'air du chien qui vient de se vautrer dans le parterre de fleurs. L'air que j'avais revu à l'instant, de l'autre côté de la vitre.

Je lui en voulais terriblement, mais je devais le garder pour moi. Parce que Mathias, c'est mon premier soldat. Mon numéro 4. Celui qu'il vaut toujours mieux avoir avec soi que contre soi.

## **Un partout, balle au centre**

Mathias était malheureux. Mais malheureux. En entrant dans la salle de garderie le lendemain, Potier était passé devant lui sans un geste, sans même lui adresser un regard. Puis il avait fouillé son sac, ouvert son manga au marque-page, et balancé la tête sur le côté pour déblayer sa longue mèche de cheveux bruns.

Potier, on l'appelle tous Potier, mais son vrai nom c'est Max Rigaud. Il est bien brave, Max, mais jamais bien commode.

C'est dans ces termes-là que sa mère l'avait présenté à la maîtresse, le jour où elle l'avait ramené à l'école avec un bras dans le plâtre, en lui caressant le dessus du crâne comme si c'était son toutou. Puisque son équipe favorite avait été éliminée la veille en coupe d'Europe, Potier avait voulu savoir lequel était le plus solide entre son cubitus et l'accoudoir du canapé. C'était tout à fait normal, chez lui. D'ailleurs, il prenait aussi des coups de sang à l'école. Sauf qu'il ne fallait pas confondre Mme Laroche avec Mme Rigaud : ici, il devait réparer ce qu'il avait démoli. Ou celle. Ou celui. Il en a passé des matinées à nettoyer, recoudre, rempailler, rafistoler, ou accompagner à l'infirmerie. L'an dernier, il avait pris un mois de récrés à recoller morceau par morceau la collection de pots en terre cuite des CP. On aurait pu